

I. Les Nouvelles policières

1) Erreur fatale

M. Walter Baxter était un grand lecteur de romans policiers depuis de longues années. Le jour où il décida d'assassiner son oncle, il savait donc qu'il ne devrait pas commettre le moindre impair.

Il savait aussi que pour éviter toute possibilité d'erreur, le mot d'ordre devait être « simplicité ». Une rigoureuse simplicité. Pas d'alibi préparé à l'avance et qui risque toujours de ne pas tenir. Pas de *modus operandi* compliqué. Pas de fausses pistes manigancées.

Si, quand même, une fausse piste, mais petite. Toute simple. Il faudrait qu'il cambriole la maison de son oncle, et qu'il emporte tout l'argent liquide qu'il y trouverait, de telle manière que le meurtre apparaisse comme un cambriolage ayant mal tourné. Sans cela, unique héritier de son oncle, il se désignerait trop comme suspect numéro un.

Il prit tout son temps pour faire l'emplette d'une pince-monseigneur dans des conditions rendant impossible l'identification de l'acquéreur. La pince-monseigneur lui servirait à la fois d'outil et d'arme.

Il mit soigneusement au point les moindres détails, car il savait que la moindre erreur lui serait funeste et il était certain de n'en commettre aucune. Avec grand soin, il fixa la nuit et l'heure de l'opération.

La pince-monseigneur ouvrit la fenêtre sans difficulté et sans bruit. Il entra dans le salon. La porte donnant sur la chambre à coucher était grande ouverte, mais comme aucun bruit n'en venait, il décida d'en finir avec la partie cambriolage de l'opération.

Il savait où son oncle gardait son argent liquide, mais il tenait à donner l'impression que le cambrioleur l'avait longuement cherché. Le beau clair de lune lui permettait de bien voir à l'intérieur de la maison; il travailla sans bruit...

Deux heures plus tard, une fois rentré chez lui, il se déshabilla vite et se mit au lit. La police n'avait aucune possibilité d'être alertée avant le lendemain, mais il était prêt à recevoir les policiers si par hasard ils se présentaient avant. Il s'était débarrassé de l'argent et de la pince-monseigneur. Certes, cela lui avait fait mal au cœur de détruire quelques centaines de dollars en billets de banque, mais il s'agissait là d'une mesure de

sécurité indispensable -et quelques centaines de dollars étaient peu de chose, à côté des cinquante mille dollars au moins qu'allait représenter l'héritage.

On frappa à la porte. Déjà ? Il se força au calme, alla ouvrir. Le shérif et son adjoint entrèrent en le bousculant:

« Walter Baxter ? Voici le mandat d'amener. Habillez-vous et suivez-nous.

- Vous m'arrêtez ? Mais pourquoi ?

-Vol avec effraction. Votre oncle vous a vu et reconnu; il est resté sans faire de bruit à la porte de sa chambre à coucher; dès que vous êtes parti il est venu au poste et a fait sa déposition sous serment. »

La mâchoire de Walter Baxter s'affaissa. Il avait, malgré tout, commis une erreur. Il avait, certes, conçu le meurtre parfait, mais le cambriolage l'avait tellement obnubilé qu'il avait oublié de le commettre.

Erreur fatale, Frederic Brown, 1963.

2) Vaudou

Madame Decker venait de rentrer d'un voyage à Haïti - voyage qu'elle avait fait seule - et dont le but était de donner au couple Decker le temps de réfléchir avant d'entamer une procédure de divorce.

Le temps de réflexion n'avait rien changé. En se retrouvant après cette séparation, Monsieur et Madame Decker avaient constaté qu'ils se haïssaient plus encore qu'ils ne le pensaient avant.

- La moitié ! proclama d'une voix ferme Mme Decker. Je n'accepterai sous aucun prétexte un sou de moins que la moitié de nos biens !

- C'est ridicule ! dit M. Decker.

- Tu trouves ? Tu sais que je pourrais avoir la totalité et non la moitié. Et très facilement : j'ai étudié les rites Vaudou, pendant mon séjour à Haïti.

- Balivernes ! dit M. Decker.

- C'est très sérieux. Et tu devrais remercier le ciel d'avoir épousé une femme de coeur, car je pourrais te tuer sans difficulté, si je le voulais. J'aurais alors tout l'argent, et tous

les biens immobiliers - et sans avoir rien à craindre. Une mort provoquée par le Vaudou est impossible à reconnaître d'une mort par lâchage du cœur.

- Des mots ! dit M. Decker.

- Ah! Tu crois ça ! Je possède de la cire, et une épingle à chapeau. Veux-tu me donner une petite mèche de cheveux, ou une rognure d'ongle ? Je n'ai pas besoin de plus. Tu verras.

- Superstitions ! dit M. Decker.

- Dans ce cas, pourquoi as-tu si peur de me laisser essayer ? Moi, je sais que ça marche. Je te fais donc une proposition honnête : si ça ne te tue pas, j'accepterai le divorce sans demander un sou. Et si ça marche; j'hérite de tout, automatiquement.

- D'accord, dit M. Decker. Va chercher ta cire et ton épingle à chapeau.

Il jeta un coup d'oeil à ses ongles :

- Mes ongles sont un peu courts, je vais plutôt te donner quelques cheveux.

Quand il revint, portant quelques bouts de cheveux dans un couvercle de flacon de pharmacie, Mme Decker était en train de pétrir la cire. Elle prit les cheveux, qu'elle malaxa avec la cire, puis elle modela une figurine représentant vaguement un corps humain.

- Tu le regretteras ! dit-elle en enfonçant l'épingle à chapeau dans la poitrine de la figurine de cire.

Monsieur Decker fut très surpris. Il n'avait pas cru au Vaudou, mais c'était un homme de précautions, qui ne prenait jamais de risques inutiles.

Et il avait toujours été exaspéré par l'habitude qu'avait sa femme de ne jamais nettoyer sa brosse à cheveux.

F. Brown, *Vaudou*, 1963

3) Cauchemar en jaune

Il fut tiré du sommeil par la sonnerie du réveil, mais resta couché un bon moment après l'avoir fait taire, à repasser une dernière fois les plans qu'il avait établis pour une escroquerie dans la journée et un assassinat le soir.

Il n'avait négligé aucun détail, c'était une simple récapitulation finale. A vingt heures quarante-six, il serait libre, dans tous les sens du mot. Il avait fixé le moment parce que c'était son quarantième anniversaire et que c'était l'heure exacte où il était né. Sa mère, passionnée d'astrologie, lui avait souvent rappelé la minute précise de sa naissance. Lui-même n'était pas superstitieux, mais cela flattait son sens de l'humour de commencer sa vie nouvelle à quarante ans, à une minute près.

De toute façon, le temps travaillait contre lui. Homme de loi spécialisé dans les affaires immobilières, il voyait de très grosses sommes passer entre ses mains : une partie de ces sommes y restait. Un an auparavant, il avait "emprunté" cinq mille dollars, pour les placer dans une affaire sûre, qui allait doubler ou tripler la mise, mais où il en perdit la totalité. Il "emprunta" un nouveau capital, pour diverses spéculations, et pour rattraper sa perte initiale. Il avait maintenant environ trente mille dollars de retard, le trou ne pouvait être guère dissimulé désormais plus de quelques mois et il n'y avait pas le moindre espoir de le combler en si peu de temps. Il avait donc résolu de réaliser le maximum en argent liquide sans éveiller les soupçons, en vendant diverses propriétés. Dans l'après-midi, il disposerait de plus de cent mille dollars, plus qu'il ne lui en fallait jusqu'à la fin de ses jours.

Et jamais, il ne serait pris. Son départ, sa destination, sa nouvelle identité, tout était prévu et figolé, il n'avait négligé aucun détail. Il y travaillait depuis des mois.

Sa décision de tuer sa femme, il l'avait prise un peu après coup. Le mobile était simple : il la détestait. Mais c'est seulement après avoir pris la résolution de ne jamais aller en prison, de se suicider s'il était pris, que l'idée lui était venue : puisque de toute façon il mourrait s'il était pris, il n'avait rien à perdre en laissant derrière lui une femme morte au lieu d'une femme en vie.

Il avait eu beaucoup de mal à ne pas éclater de rire devant l'opportunité du cadeau d'anniversaire qu'elle lui avait fait (la veille, avec vingt-quatre heures d'avance) : une belle valise neuve. Elle l'avait aussi amené à accepter de fêter son anniversaire en allant

dîner en ville, à sept heures. Elle ne se doutait pas de ce qu'il avait préparé pour continuer la soirée de fête. Il la ramènerait à la maison avant vingt heures quarante-six et satisferait ainsi son goût pour les choses bien faites en se rendant veuf à la minute précise. Il y avait aussi un avantage pratique à la laisser morte : s'il l'abandonnait vivante et endormie, elle comprendrait ce qui s'était passé et alerterait la police en constatant, au matin, qu'il était parti. S'il la laissait morte, le cadavre ne serait pas trouvé avant deux ou peut-être trois jours, ce qui lui assurerait une avance bien plus confortable.

A son bureau, tout se passa à merveille ; quand l'heure fut venue d'aller retrouver sa femme, tout était paré. Mais elle traîna devant les cocktails et traîna encore au restaurant ; il en vint à se demander avec inquiétude s'il arriverait à la ramener à la maison avant vingt heures quarante-six. C'était ridicule, il le savait bien, mais il avait fini par attacher une grande importance au fait qu'il voulait être libre à ce moment-là et non une minute avant ou une minute après. Il gardait l'œil sur sa montre.

Attendre d'être entrés dans la maison l'aurait mis en retard de trente secondes. Mais sur le porche, dans l'obscurité, il n'y avait aucun danger ; il ne risquait rien, pas plus qu'à l'intérieur de la maison. Il abattit la matraque de toutes ses forces, pendant qu'elle attendait qu'il sorte sa clé pour ouvrir la porte. Il la rattrapa avant qu'elle ne tombe et parvint à la maintenir debout, tout en ouvrant la porte de l'autre main et en la refermant de l'intérieur.

Il posa alors le doigt sur l'interrupteur et une lumière jaunâtre envahit la pièce. Avant qu'ils aient pu voir que sa femme était morte et qu'il maintenait le cadavre d'un bras, tous les invités à la soirée d'anniversaire hurlèrent d'une seule voix : « Surprise ! »

F. Brown, *Cauchemar en jaune*, 1963

4) Cuisine à l'italienne

Le pied droit de Roberto glisse au fond d'une chaussure. Assis sur le lit, Roberto fait de même avec le pied gauche. Il a cinquante minutes pour gagner 400 000 francs. Dans la salle de bains, Monique est aux petits soins: gommage, masque purifiant, crème capillaire, épilation des sourcils et massage au gant de crin, elle en a pour une heure. Roberto le sait. Samedi dernier, il a chronométré.

Devant la porte de la salle de bains, Roberto écoute le doux murmure de l'eau jaillissant du pommeau de la douche. À pas feutrés, il vient saisir son pardessus suspendu au portemanteau du couloir d'entrée, et quitte l'appartement. Personne dans l'escalier. Roberto se glisse dans l'arrière-cour. La nuit est froide, muette. Les façades des maisons se fissurent sous le poids du sommeil. Roberto emprunte une ruelle qui chemine entre un mur lépreux et des garages privés. Il longe la rue du Grand Verger sur une vingtaine de mètres, puis s'engouffre dans une cour bordée de palissades.

La porte de la remise s'ouvre sans bruit. Roberto a pris soin de graisser les gonds lorsqu'il est venu déposer les deux bidons d'essence jeudi dernier : ils attendent sagement dans un coin, cachés sous un vieil imperméable que Roberto s'empresse de revêtir. Il transpire. Un sourire fébrile court sous sa moustache. Depuis les narines jusqu'au menton, celle-ci forme un arc de cercle dont les extrémités plongent volontiers dans le minestrone, telles des mouillettes. Roberto est maigre, peu doué pour les choses sexuelles, mais il plaît aux femmes. Surtout à sa nouvelle épouse. D'ailleurs, grâce aux économies de Monique, Roberto s'est offert une pizzeria décorée de poutres en polystyrène expansé.

Les cuisines du restaurant donnent sur l'arrière-cour. Roberto déverrouille la porte d'accès. Aucun son strident pour en signaler l'ouverture : Roberto a débranché l'alarme en quittant la pizzeria tout à l'heure, à vingt-trois heures. Le contenu des deux bidons se répand dans la cuisine. Roberto tire une boîte d'allumettes de sa poche. Une petite flamme vacille, plonge dans une flaque d'essence. Roberto demeure un instant sur le pas de la porte. Pris dans un nuage de feu, plafond et murs fondent comme du beurre. Roberto veut renifler cette bonne odeur de roussi, s'imprégner du goût fort de plastique fondu. Ça sent l'argent, la grosse indemnité d'assurance, 400 000 francs tout chaud.

À minuit dix, les brigadiers Claudin et Boulard se présentent au domicile de monsieur et madame Danza. Roberto qui ronfle depuis cinq minutes quitte à regret la couette douillette. Monique, elle, est toujours sous la douche. Dans le salon, Roberto écoute le rapport des brigadiers d'une oreille distraite. Incendie foudroyant. Tout a brûlé. Le brigadier Claudin se penche sur son petit carnet.

- D'après les premières constatations, on pense qu'il s'agit d'un incendie volontaire, m'sieur Danza.

Roberto entend un faible murmure qui lui parvient depuis la salle de bains : l'eau ruisselle doucement contre le rideau de douche. Roberto jubile. Il pense à son alibi. Pour une fois que Monique lui sert à quelque chose...

- Euh... C'est pas tout, m'sieur Danza...

La voix du brigadier Claudin se fait moins nette.

- ... Les pompiers ont retrouvé quelque chose dans votre pizzeria...

Le crépitement de l'eau contre le rideau de douche a cessé. Assis sur le panier de linge sale, Roberto regarde la chemise de nuit bleu ciel de sa femme posée sur le tabouret de la salle de bains. Le savon est sec ; elle ne s'est même pas douchée. Tout à l'heure, quand Roberto enfilait ses chaussures, elle est sortie en cachette. Empruntant la ruelle étroite puis la rue du Grand-Verger, elle a rejoint Martial, le cuistot du Bel Canto. Roberto ignorait qu'ils s'offraient des confidences tactiles sur une banquette du restaurant, chaque samedi, depuis trois mois.

- On doit vous demander de nous accompagner pour identifier les corps...

Le brigadier Claudin soupire.

- C'est pas beau à voir, m'sieur Danza.

Homicide volontaire avec préméditation, Roberto fut arrêté par la brigade de gendarmerie de la commune de Fameck le lendemain du sinistre. À défaut d'un petit pécule, Roberto Dana toucha le maximum : trente ans de prison ferme.

Sophie Loubière, *Cuisine à l'italienne*, 2000

II. Nouvelles fantastiques

1) Le Dragon

Le vent de la nuit faisait frémir l'herbe rase de la lande ; rien d'autre ne bougeait. Depuis des siècles, aucun oiseau n'avait rayé de son vol la voûte immense et sombre du ciel. Il y avait une éternité que quelques rares pierres n'avaient, en s'effritant et en tombant en poussière, créé un semblant de vie. La nuit régnait en maîtresse sur les pensées des deux hommes accroupis auprès de leur feu solitaire. L'obscurité, lourde de menaces, s'insinuait dans leurs veines et accélérail leur pouls.

Les flammes dansaient sur leurs visages farouches, faisant jaillir au fond de leurs prunelles sombres des éclairs orangés. Immobiles, effrayés, ils écoutaient leur respiration contenue, mutuellement fascinés par le battement nerveux de leurs paupières. A la fin, l'un d'eux attisa le feu avec son épée.

- Arrête ! Idiot, tu vas révéler notre présence !

- Qu'est-ce que ça peut faire ? Le dragon la sentira de toute façon à des kilomètres à la ronde. Grands Dieux ! Quel froid ! Si seulement j'étais resté au château !

- Ce n'est pas le sommeil : c'est le froid de la mort. N'oublie pas que nous sommes là pour...

- Mais pourquoi, nous ? Le dragon n'a jamais mis le pied dans notre ville !

- Tu sais bien qu'il dévore les voyageurs solitaires se rendant de la ville à la ville voisine...

- Qu'il les dévore en paix ! Et nous, retournons d'où nous venons !

- Tais-toi ! Écoute...

Les deux hommes frissonnèrent.

Ils prêtèrent l'oreille un long moment. En vain. Seul, le tintement des boucles des étriers d'argent agitées, telles des piécettes de tambourin, par le tremblement convulsif de leurs montures à la robe noire et soyeuse, trouait le silence. Le second chevalier se mit à se lamenter.

- Oh ! Quel pays de cauchemar ! Tout peut arriver ici ! Les choses les plus horribles... Cette nuit ne finira-t-elle donc jamais ? Et ce dragon ! On dit que ses yeux sont deux braises ardentes, son souffle, une fumée blanche et que, tel un trait de feu, il fonce à

travers la campagne, dans un fracas de tonnerre, un ouragan d'étincelles, enflammant l'herbe des champs. À sa vue, pris de panique, les moutons s'enfuient et périssent piétinés, les femmes accouchent de monstres. Les murs des donjons s'écroulent à son passage. Au lever du jour, on découvre ses victimes éparses sur les collines. Combien de chevaliers, je te le demande, sont partis combattre ce monstre et ne sont jamais revenus? Comme nous, d'ailleurs...

- Assez ! Tais-toi !

- Je ne le redirai jamais assez ! Perdu dans cette nuit je suis même incapable de dire en quelle année nous sommes !

- Neuf cents ans se sont écoulés depuis la nativité...

- Ce n'est pas vrai, murmura le second chevalier en fermant les yeux. Sur cette terre ingrate, le Temps n'existe pas. Nous sommes déjà dans l'Éternité. Il me semble que si je revenais sur mes pas, si je refaisais le chemin parcouru pour venir jusqu'ici, notre ville aurait cessé d'exister, ses habitants seraient encore dans les limbes, et que même les choses auraient changé. Les pierres qui ont servi à construire nos châteaux dormiraient encore dans les carrières, les poutres équarries, au coeur des chênes de nos forêts. Ne me demande pas comment je le sais ! Je le sais, c'est tout. Cette terre le sait et me le dit. Nous sommes, tout seuls dans le pays du dragon. Que Dieu nous protège !

- Si tu as si peur que ça, mets ton armure !

- A quoi me servirait-elle ? Le dragon surgit d'on ne sait où. Nous ignorons où se trouve son repaire. Il disparaît comme il est venu. Nous ne pouvons deviner où il se rend. Eh bien, soit ! Revêtons nos armures. Au moins nous mourrons dans nos vêtements de parade.

Le second chevalier n'avait pas fini d'endosser son pourpoint d'argent qu'il s'interrompit et détourna la tête.

Sur cette campagne noire, noyée dans la nuit, plongée dans un néant qui semblait sourdre de la terre elle-même, le vent s'était levé. Il soufflait sur la plaine une poussière qui semblait venir du fond des âges. Des soleils noirs, des feuilles mortes tombées de l'autre côté de la ligne d'horizon, tourbillonnaient en son sein. Il fondait dans son creuset les paysages, il étirait les os comme de la cire molle, il figeait le sang dans les cervelles. Son hurlement, c'était la plainte de milliers de créatures à l'agonie, égarées et errantes à tout jamais. Le brouillard était si dense, cerné de ténèbres si profondes, le lieu si

désolé, que le Temps était aboli, que l'Homme était absent. Et cependant deux créatures affrontaient ce vide insupportable, ce froid glacial, cette tempête effroyable, cette foudre en marche derrière le grand rideau d'éclairs blancs qui zébraient le ciel. Une rafale de pluie détrempa le sol. Le paysage s'évanouit. Il n'y eut plus désormais que deux hommes, dans une chape de glace, qui se taisaient, angoissés.

- Là ! chuchota le premier chevalier. Regarde ! Oh ! Mon Dieu !

À plusieurs lieues de là, se précipitant vers eux dans un rugissement grandiose et monotone : le dragon.

Sans dire un mot, les deux chevaliers ajustèrent leurs armures et enfourchèrent leurs montures. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, sa monstrueuse exubérance déchirait en lambeau le manteau de la nuit. Son œil jaune et fixe, dont l'éclat s'accroissait quand il accélérât son allure pour grimper une pente, faisait surgir brusquement une colline de l'ombre puis disparaissait au fond de quelque vallée ; la masse sombre de son corps, tantôt distincte, tantôt cachée derrière quelque repli, épousait tous les accidents du terrain.

- Dépêchons nous !

Ils éperonnèrent leurs chevaux et s'élancèrent en direction d'un vallon voisin.

- Il va passer par là !

De leur poing ganté de fer, ils saisirent leurs lances et rabattirent les visières sur les yeux de leurs chevaux.

- Seigneur !

- Invoquons Son nom et Son secours !

A cet instant, le dragon contourna la colline. Son œil, sans paupière, couleur d'ambre clair, les absorba, embrasa leurs armures de lueurs rouges et sinistres. Dans un horrible gémissement, à une vitesse effrayante, il fondit sur eux.

- Seigneur ! Ayez pitié de nous !

La lance frappa un peu au-dessous de l'œil jaune et fixe. Elle rebondit et l'homme vola dans les airs. Le dragon chargea, désarçonna le cavalier, le projeta à terre, lui passa sur le corps, l'écrabouilla.

Quant au second chevalier le choc fut d'une violence telle, qu'ils rebondirent à trente mètres de là et allèrent s'écraser contre un rocher.

Dans un hurlement aigu, des gerbes d'étincelles roses, jaunes et orange, un aveuglant panache de fumée blanche, le dragon était passé...

- Tu as vu ? cria une voix. Je te l'avais dit !

- Ça alors ! Un chevalier en armure ! Nom de tous les tonnerres !

- Mais c'est que nous l'avons touché !

- Tu t'arrêtes ?

- Un jour, je me suis arrêté et je n'ai rien vu. Je n'aime pas stopper dans cette lande. J'ai les foies.

- Pourtant nous avons touché quelque chose.

- Mon vieux, j'ai appuyé à fond sur le sifflet. Pour un empire, le gars n'aurait pas reculé...

La vapeur, qui s'échappait par petits jets, coupait le brouillard en deux.

- Faut arriver à l'heure. Fred ! Du charbon !

Un second coup de sifflet ébranla le ciel vide. Le train de nuit, dans un grondement sourd, s'enfonça dans une gorge, gravit une montée et disparut bientôt en direction du nord. Il laissait derrière lui une fumée si épaisse qu'elle stagnait dans l'air froid des minutes après qu'il fut passé et eut disparu à tout jamais.

Ray Bradbury, *Le Dragon*, 1948

2) Continuité des parcs

Il avait commencé à lire le roman quelques jours auparavant. Il l'abandonna à cause d'affaires urgentes et l'ouvrit de nouveau dans le train, en retournant à sa propriété. Il se laissait lentement intéresser par l'intrigue et le caractère des personnages. Ce soir-là, après avoir écrit une lettre à son fondé de pouvoir et discuté avec l'intendant une question de métayage, il reprit sa lecture dans la tranquillité du studio, d'où la vue s'étendait sur le parc planté de chênes. Installé dans son fauteuil favori, le dos à la porte pour ne pas être gêné par une irritante possibilité de dérangements divers, il laissait sa main gauche caresser de temps en temps le velours vert. Il se mit à lire les derniers chapitres. Sa mémoire retenait sans effort les noms et l'apparence des héros. L'illusion romanesque le prit presque aussitôt. Il jouissait du plaisir presque pervers de s'éloigner

petit à petit, ligne après ligne, de ce qui l'entourait, tout en demeurant conscient que sa tête reposait commodément sur le velours du dossier élevé, que les cigarettes restaient à portée de sa main et qu'au-delà des grandes fenêtres le souffle du crépuscule semblait danser sous les chênes.

Phrase après phrase, absorbé par la sordide alternative où se débattaient les protagonistes, il se laissait prendre aux images qui s'organisaient et acquéraient progressivement couleur et vie. Il fut ainsi témoin de la dernière rencontre dans la cabane parmi la broussaille. La femme entra la première, méfiante. Puis vint l'homme le visage griffé par les épines d'une branche. Admirablement, elle étanchait de ses baisers le sang des égratignures. Lui, se déroba aux caresses. Il n'était pas venu pour répéter le cérémonial d'une passion clandestine protégée par un monde de feuilles sèches et de sentiers furtifs. Le poignard devenait tiède au contact de sa poitrine. Dessous, au rythme du cœur, battait la liberté convoitée. Un dialogue haletant se déroulait au long des pages comme un fleuve de reptiles, et l'on sentait que tout était décidé depuis toujours. Jusqu'à ces caresses qui enveloppaient le corps de l'amant comme pour le retenir et le dissuader, dessinaient abominablement les contours de l'autre corps, qu'il était nécessaire d'abattre. Rien n'avait été oublié : alibis, hasards, erreurs possibles. À partir de cette heure, chaque instant avait son usage minutieusement calculé. La double et implacable répétition était à peine interrompue le temps qu'une main frôle une joue. Il commençait à faire nuit.

Sans se regarder, étroitement liés à la tâche qui les attendait, ils se séparèrent à la porte de la cabane. Elle devait suivre le sentier qui allait vers le nord. Sur le sentier opposé, il se retourna un instant pour la voir courir, les cheveux dénoués. À son tour, il se mit à courir, se courbant sous les arbres et les haies. À la fin, il distingua dans la brume mauve du crépuscule l'allée qui conduisait à la maison. Les chiens ne devaient pas aboyer et ils n'aboyèrent pas. À cette heure, l'intendant ne devait pas être là et il n'était pas là. Il monta les trois marches du perron et entra. À travers le sang qui bourdonnait dans ses oreilles, lui parvenaient encore les paroles de la femme. D'abord une salle bleue, puis un corridor, puis un escalier avec un tapis. En haut, deux portes. Personne dans la première pièce, personne dans la seconde. La porte du salon, et alors,

le poignard en main, les lumières des grandes baies, le dossier élevé du fauteuil de velours vert et, dépassant le fauteuil, la tête de l'homme en train de lire un roman.

Julio Cortazar, *Continuité des parcs*, 1963.

III. Nouvelles de science-fiction

1) La sentinelle

Il était trempé et tout boueux, il avait faim et il était gelé, et il était à cinquante mille années-lumière de chez lui.

La lumière venait d'un étrange soleil jaune, et la pesanteur double de celle qui lui était coutumière, lui rendait pénible le moindre mouvement.

Il se leva pourtant et inspecta les alentours.

Depuis quelques dizaines de milliers d'années, la guerre sévissait dans cette partie de l'univers, figée en guerre de position. Les pilotes et leurs astronefs avaient quitté la place et seuls les fantassins occupaient le terrain. Depuis des milliers d'années, tous les jours, il occupait ce terrain. Cette saloperie de planète d'une étoile devenait un sol sacré, un sol à défendre puisque les Autres y étaient aussi.

Les Autres, c'est à dire la seule race douée de raison de la galaxie... des êtres monstrueux, ces Autres, cruels, hideux, ignobles.

Il était trempé et boueux, il avait faim et il était gelé. Mais les Autres étaient en train de tenter une manœuvre d'infiltration et la moindre position tenue par une sentinelle devenait un élément vital du dispositif d'ensemble.

Il restait donc en alerte le doigt sur la détente.

A cinquante mille années-lumière de chez lui, il faisait la guerre dans un monde étranger, en se demandant s'il reverrait jamais son foyer.

C'est alors qu'il vit l'autre approcher de lui, en rampant. Il tira une rafale. L'Autre fit un bruit affreux et étrange, s'immobilisa et mourut.

Il frissonna en entendant ce râle, et la vue de l'autre le fit frissonner encore plus. On devait pourtant en prendre l'habitude, à force d'en voir - mais jamais il n'y était arrivé. C'étaient des êtres vraiment répugnants, avec deux bras seulement et deux jambes, et une peau d'un blanc écœurant nue et sans écailles.

Frédéric Brown, *La sentinelle*, 1964

2) La première machine à temps

- Messieurs, dit le Dr Grainger d'une voix solennelle, voici la première machine à traverser le temps, la première Machine à Temps.

Ses trois amis écarquillèrent les yeux devant la machine.

Celle-ci était constituée d'une boîte cubique d'une quinzaine de centimètres (6 pouces, très exactement) de côté, pourvue de plusieurs cadrans et d'une manette.

- Il suffit de la prendre à la main, dit le Dr Grainger, de mettre les aiguilles des cadrans sur la date désirée, et d'abaisser la manette. Un point, c'est tout.

Smedley, l'un des trois amis du savant, tendit la main, prit la boîte, la souleva et en examina l'extérieur :

- Et cela marche vraiment? demanda-t-il.

- J'ai fait un premier essai, répondit le savant. J'ai réglé les cadrans sur la veille du jour de l'expérience, et j'ai abaissé la manette. Je me suis alors vu — j'ai vu mon propre dos — sortant de la pièce. Ça m'a fait un très curieux effet.

- Et que se serait-il passé si vous aviez couru vers la porte, pour vous botter les fesses?

Le Dr Grainger éclata de rire :

- Je n'aurais peut-être pas pu, puisque cela aurait modifié le passé. C'est le paradoxe classique de tout voyage dans le temps : que se passerait-il si quelqu'un remontait dans le passé pour y tuer son propre grand-père avant qu'il ait épousé grand-mère?

Smedley, la boîte toujours à la main, se reculait du groupe des trois autres. Il leur sourit :

- C'est exactement ce que je vais faire, dit-il. Pendant que vous discutiez, j'ai réglé les cadrans sur il y a soixante ans.

- Ne faites pas ça, Smedley! cria le Dr Grainger.

- N'essayez pas de me reprendre la boîte ! dit Smedley, ou j'abaisse la manette tout de suite. Si vous me laissez le temps de parler, je vais vous expliquer ce que je veux faire.

« Je connais le paradoxe, bien sûr, et il m'a toujours passionné, parce que j'ai toujours su que j'aurais tué mon grand-père si j'en avais eu la possibilité. Je le détestais. C'était une sombre brute, un ignoble individu qui a fait un enfer de la vie de ma grand-mère, et qui a empoisonné toute l'existence de mes parents. Votre machine à temps me donne l'occasion dont je rêve depuis que je suis en âge de comprendre.»

Ayant dit, Smedley abaissa la manette.

Il y eut comme une brume estompant soudain tout... puis Smedley apparut, dans un champ labouré. Il regarda autour de lui, mais s'orienta sans mal ; s'il se trouvait bien à l'endroit où la maison du Dr Grainger serait un jour élevée, la ferme de son grand-père devait être à quinze cents mètres à peine, vers le sud. Smedley se mit en marche, à travers champs. Au passage il ramassa un morceau de bois qui pouvait faire un excellent gourdin.

Arrivé près de la ferme, il vit un jeune homme aux cheveux roux flamboyants qui fouettait un chien.

- Arrêtez! cria Smedley en courant vers l'homme.

- Occupe-toi de ce qui te regarde! lança l'homme, tout en continuant à frapper son chien.

Smedley leva, puis rabattit son gourdin.

Soixante ans plus tard, le Dr Grainger dit, d'une voix solennelle :

- Messieurs, voici la première machine à traverser le temps, la première Machine à Temps.

Ses deux amis écarquillèrent les yeux devant la machine.

Frederic Brown, *La Première Machine à temps*, 1964